

LE SAVOIR MONDIALISE: DESEQUILIBRES ET ENJEUX ACTUELS

Par

Paulin J. HOUNTONDI

Introduction

La mondialisation n'affecte pas seulement l'économie, elle affecte aussi le savoir - ou plus exactement *les* savoirs. Les descriptions habituelles mettent l'accent sur la facilité avec laquelle circulent aujourd'hui, d'un pays à l'autre ou d'une région du monde à l'autre, les connaissances reconnues comme scientifiques. On souligne généralement les possibilités inouïes offertes par les nouvelles technologies de l'information et de la communication (NTIC) en matière de documentation et de recherche scientifique comme en matière d'enseignement: consultation à distance des bases de données, universités virtuelles, listes de discussion interactives, autant d'innovations qui, grâce à l'Internet, ont pour effet de vaincre la distance physique ou, à tout le moins, de minimiser les inconvénients liés à l'éloignement.

Toutefois, ce qui est ainsi mis en relief, c'est l'évolution vers une information scientifique universellement disponible,¹ non vers un réel partage du savoir. Les descriptions habituelles laissent entière la question des conditions de production de cette information, la question des conditions de sa gestion et de son contrôle, la question de ses rapports avec la culture ou les cultures particulière(s) de ses lieux de production. Elles ne mettent pas en cause la relation des pays du Sud à l'information existante, pas plus qu'elles ne se demandent à quelles conditions ces pays cesseront d'être de simples consommateurs d'un savoir produit ailleurs, pour devenir résolument co-producteurs de ce savoir.

La description peut insister sur d'autres aspects. Ainsi constate-t-on par exemple l'extension planétaire des paradigmes scientifiques et des pratiques qu'ils gouvernent, l'uniformité des méthodes et des théories fondatrices, mais on ne s'interroge guère sur l'origine géographique et/ou sociale de ces paradigmes, ni sur le degré de participation des chercheurs de la périphérie (des chercheurs du Sud) à leur élaboration.

On constate la diversification croissante de la communauté scientifique internationale qui compte désormais, surtout depuis la deuxième guerre mondiale, un nombre de plus en plus important de chercheurs du "Tiers Monde". On relève les effets théoriques de cet élargissement de la base sociale des sciences en général, des sciences sociales en particulier, et comment il a contribué à un profond bouleversement des thèmes et des problèmes.² Mais on ne s'interroge guère sur la portée et les limites de cet élargissement. A-t-il véritablement transformé les rapports de production scientifique et technologique à l'échelle mondiale? Les autres régions du monde sont-elles devenues

¹Evolution qui, de toute évidence, a aussi ses limites. Ainsi, tant qu'il y aura des Etats, il y aura toujours des secrets d'Etat, et Pierre Péan a bien montré la place éminente qu'occupe, parmi ces secrets d'Etat, le secret scientifique. Cf. Pierre Péan, *Secret d'Etat*, Paris, Fayard

²Cf. Immanuel Wallerstein (dir. pub.), *Ouvrir les sciences sociales*, Paris, Descartes et Cie, 1996

partenaires à part entière de la production des connaissances? Sont-elles à part entière co-gestionnaires de l'héritage scientifique mondial, co-auteurs et co-responsables des décisions qui le concernent, ou sont-elles toujours, aujourd'hui comme hier, marginalisées par rapport à la gestion de ce savoir?

Dans un autre registre, on constate l'irruption de la technologie moderne et de ses produits les plus sophistiqués dans des communautés humaines connues jusque là pour leur résistance au changement. Mais on ne s'interroge guère sur les processus réels, les dynamismes secrets derrière ces effets visibles, les formes de coexistence entre l'ancien et le nouveau, la manière dont les connaissances importées s'articulent, le cas échéant, aux savoirs locaux. Quelques études récentes ont montré comment les communautés paysannes procèdent parfois, comme on l'a dit, au "démembrement" des paquets technologiques qu'elles recomposent et adaptent librement en fonction de leurs besoins, au lieu de se laisser simplement envahir.³ De telles études sont précieuses et méritent d'être mieux connues.

Depuis une trentaine d'années la sociologie de la science, qui se contentait jusque-là d'étudier les rapports entre science et société à l'intérieur des pays industrialisés, se préoccupe de plus en plus du développement de la science dans le "Tiers Monde".⁴ Les chercheurs se penchent sur la formation des communautés scientifiques d'Amérique latine, où ils voient un signe de la naissance de la "science-monde"⁵ (expression forgée, comme on le voit, sur le modèle de "l'économie-monde européenne"⁶). Jacques Gaillard et Roland Waast ont de même étudié les communautés scientifiques de l'Asie du Sud-Est, et en particulier de l'Inde.⁷

Peu de travaux ont été cependant consacrés jusqu'ici à la sociologie de la science en Afrique noire. Ceux qui existent mériteraient d'être mieux connus et plus amplement discutés. Ce qu'on trouve le plus souvent, ce sont des études sur les savoirs dits traditionnels.⁸ Ces études relèvent davantage de l'anthropologie des savoirs que d'une

³Cf. Roch Mongbo, *The appropriation and dismembering of development intervention: policy, discourse and practice in the field of rural development in Benin*, Wageningen, 1995

⁴On prend ici pour repère l'article de Giovanni Rossi, "La science des pauvres", *La Recherche*, 30, janvier 1973: 7-14

⁵Cf. Xavier Polanco et al., *Naissance et développement de la science-monde: production et reproduction des communautés scientifiques en Europe et en Amérique latine*, Paris, La Découverte/Conseil de l'Europe/Unesco, 1989

⁶Cf. Immanuel Wallerstein, *Le système du monde du XVème siècle à nos jours, 1. Capitalisme et économie-monde: 1450-1640*, Paris, Flammarion, 1970. Id., *Le système du monde du XVème siècle à nos jours, 2- Le mercantilisme et la consolidation de l'économie-monde européenne: 1600-1750*, Paris, Flammarion, 1980

⁷Jacques Gaillard, Roland Waast, *Scientific communities in the developing world*, Delhi, Sage, 1997

⁸Certaines de ces études sont remarquables. Beaucoup d'entre elles ne portent pas seulement sur les savoirs *stricto sensu*, mais sur les cultures, les visions du monde, les mythes et pratiques rituelles dont il est en effet difficile de dissocier les savoirs. Par exemple Julien Alapini, *Les noix sacrées: étude complète de Fa-Ahidegoun, génie de la sagesse et de la divination au Dahomey*, Monte-Carlo, Regain, 1950, 127 pp.; Bernard Maupoil, *La géomancie à l'ancienne Côte des Esclaves*, Paris, Institut d'ethnologie, 1961, nouv. éd. 1981; Marc Augé, *Théorie des pouvoirs et idéologie: étude de cas en Côte d'Ivoire*, Paris, Hermann, 1975, 440 pp.; Ivan Karp and Charles Bird (eds.), *Explorations in African systems of thought*, Bloomington, Indiana University Press, 1980. D'autres études, par contre, et elles sont de plus en plus nombreuses, s'efforcent de circonscrire de façon plus étroite, à l'intérieur des pratiques culturelles, celles qui relèvent de manière spécifique de la production du savoir, et les corpus oraux, les textes qui, parfois, en découlent. Par exemple, et pour nous en tenir au seul domaine des mathématiques, Claudia Zaslavsky, *Africa counts: number and pattern in African culture*, Boston, Prindle, Weber and Schmidt, 1973, 28 pp.; Abdoulaye Elimane Kane, *Les systèmes de numération parlée des groupes ouest-atlantiques et mandé: contribution à la recherche sur les fondements et l'histoire de la pensée logique et mathématique en Afrique de l'Ouest*, thèse de doctorat d'Etat, Université de Lille 3, 1987, 2 vol.; Toussaint

sociologie de la science proprement dite. La sociologie de la science est très récente et encore mal connue en Afrique sub-saharienne. On peut citer le travail récent de Maxime Dahoun sur *Le statut de la science et de la recherche au Bénin*⁹, les travaux effectués à Dakar au séminaire d'épistémologie de Souleymane Bachir Diagne, lui-même excellent logicien et philosophe, et qui n'ont pas débouché jusqu'ici sur de véritables publications, un ouvrage collectif dirigé par le zoologiste nigérian Frank Ukoli qui mériterait, lui aussi, d'être mieux connu: *What science? Problems of teaching and research in Nigerian universities*.¹⁰

Il serait urgent, pour mieux comprendre le fonctionnement de la recherche en Afrique, d'identifier tous les travaux, ou le maximum possible de travaux de ce genre.¹¹ Il faudra s'appuyer aussi bien sur ces travaux de sociologie de la recherche scientifique moderne que sur les études plus traditionnelles d'anthropologie de la connaissance. Il faudra tirer parti de la masse d'informations fournie par ces travaux et des esquisses d'analyse qu'ils proposent, pour repenser à nouveaux frais la portée et les limites de la production scientifique en Afrique, ses rapports réels avec le processus de la recherche en Occident, son mode de coexistence avec les savoirs locaux, son mode d'articulation avec l'industrie, l'agriculture et plus généralement l'activité économique locales, son degré d'autonomie, ses forces et ses faiblesses. Ainsi pourra-t-on poser, à partir de l'expérience africaine, le problème des rapports de production scientifique et technologique à l'échelle mondiale, le problème des déséquilibres planétaires en matière de production et de gestion du savoir, le problème des voies et moyens pouvant permettre, aujourd'hui, de corriger ces déséquilibres et d'inventer, dans le domaine de la connaissance comme dans tous les autres domaines, une autre forme de mondialisation, une civilisation du partage et de la co-responsabilité.

Hypothèses

Qu'on me permette de rappeler quelques hypothèses simples, disséminées à travers mes travaux antérieurs. Ces hypothèses concernent l'histoire, la structure et le fonctionnement de la recherche scientifique coloniale, puis post-coloniale, les rapports entre la science moderne ainsi produite et/ou véhiculée et les savoirs locaux, les rapports Nord/Sud dans le domaine de la production et de la gestion des connaissances, les perspectives, les tâches actuelles. Certaines de ces hypothèses ont encore besoin d'être vérifiées, confrontées aux données empiriques telles qu'elles apparaissent à

Tchitchi, "Numérations traditionnelles et arithmétique moderne", in Paulin J. Hountondji, *Les savoirs endogènes: pistes pour une recherche*, Dakar, Codesria, 1994 (diffusion Europe: Karthala): 109-138; Victor Houndonougbo, "Processus stochastique du Fâ: une approche mathématique de la géomancie des côtes du Bénin", in Paulin J. Hountondji (dir. pub.), *Les savoirs endogènes*, ibid.: 139-157. On signalera au passage les travaux remarquables, désormais disponibles en français, du Mozambicain Paulus Gerdes sur l'ethnomathématique bantou, notamment *Une tradition mathématique en Afrique: les dessins sur le sable*, Paris, L'Harmattan, 1995, 3 vol., et *Femmes et géométrie en Afrique australe*, ibid., 1996.

⁹Akomabou Maxime C. DAHOUN, *Le statut de la science et de la recherche au Bénin: contribution à la sociologie de la science des pays en développement*, Berlin, Logos Verlag, 1997. Cette thèse préparée sous la direction de Peter Weingart et co-dirigée par Roland Waast a été soutenue à l'Université de Bielefeld, en Allemagne.

¹⁰F.M.A. Ukoli (ed.), *What science? Problems of teaching and research in Nigerian universities*, Ibadan, Heinemann Educational Books (Nigeria) and Ibadan University Press, 1985.

¹¹Un des grands problèmes de la recherche en Afrique, et probablement dans d'autres régions périphériques ou en voie de périphérisation, concerne la visibilité de travaux qui, effectués dans les pires conditions, atteignent parfois malgré tout, par une sorte de miracle dont il reste à être percer le secret, une qualité tout à fait honorable, conforme à ce qu'on appelle les "normes internationales".

travers les nombreux rapports et études disponibles. Si cette démarche est concluante, on pourra alors formuler quelques recommandations et suggestions simples en matière de politique scientifique. Je puis résumer ces hypothèses comme suit:

1 - Dans ses secteurs les plus productifs, la recherche scientifique coloniale (RSC) était au service de l'activité économique coloniale (AEC). A preuve la priorité donnée, dans les territoires à vocation agricole ou considérés comme tels (exemples: Dahomey, Côte d'Ivoire, etc.) à la recherche agronomique et dans les territoires à vocation minière, à la recherche minière. A preuve aussi le fonctionnement de cette activité, gérée et orientée depuis la métropole. Il faudra sur ce plan comparer les pratiques centralisatrices de l'administration française, où toutes les grandes décisions étaient prises à Paris pour toutes les colonies, avec l'administration de la recherche dans d'autres types de colonies, notamment les colonies britanniques.

2 - La recherche scientifique coloniale (RSC) est structurée, comme l'activité économique coloniale (AEC), par le "pacte colonial": dans un cas, recherche de matières premières pour l'industrie métropolitaine et (ré)exportation vers la colonie des produits de l'industrie métropolitaine; dans l'autre, collecte de données et d'informations brutes aussitôt transmises aux laboratoires et centres de recherche métropolitains pour y être traités théoriquement, puis (ré)exportation sélective vers la colonie des résultats de cette recherche. La colonie manquait de laboratoires comme elle manquait d'usines.

3 - Malgré les changements importants intervenus depuis la décolonisation, la recherche scientifique post-coloniale (RSPC) est toujours héritière, à ce jour, de la RSC et structurée comme elle. On dira, pour faire court, que la RSPC reste fondamentalement extravertie: tournée vers l'extérieur, organisée pour répondre à une demande (théorique, scientifique, économique, etc.) qui vient du Centre du marché mondial.

4 - Cette extraversion se manifeste de multiples façons. La post-colonie importe du Nord ses équipements de laboratoire, faute d'avoir su elle-même mettre en place une industrie appropriée; elle importe de même les pièces de rechange, ce qui peut entraîner des attentes interminables et un retard considérable dans l'exécution des plans de recherche.¹² Elle importe les livres, les revues, et l'essentiel de sa documentation scientifique. Pire: sa propre production intellectuelle est aspirée vers le Nord, destinée avant tout à la consommation externe. Le chercheur du Tiers-Monde, le chercheur africain en particulier publie de préférence, quand il le peut, dans des revues et des maisons d'édition occidentales. Ou quand il publie dans des revues locales, il sait que la plupart de celles-ci, pour peu qu'elles respectent les "normes internationales" (concept qu'il faudrait aussi, bien entendu, interroger), sont davantage lues hors d'Afrique qu'en Afrique. Conséquence: dans sa manière d'écrire, sa méthodologie et sa démarche intellectuelle, dans sa manière de traiter les questions et dans le choix de ces questions elles-mêmes, il aura à coeur de satisfaire avant tout les attentes de son lectorat potentiel au Centre du système.

5 - Il faut voir dans cette circonstance l'origine d'une limitation particulièrement fâcheuse dans la pratique des sciences sociales, voire de certaines sciences exactes et

¹²Cf. les observations de Léopold Gnininvi, physicien togolais, dans une table ronde sur "La formation scientifique", *Recherche, Pédagogie et Culture* (Paris), 38, nov.-déc. 1978.

naturelles en Afrique: l'enfermement dans le particulier, l'idée que le discours scientifique local n'est intéressant que s'il rend compte des réalités locales, l'idée que l'historien, le sociologue, l'anthropologue, le linguiste, le philosophe africains doivent faire l'histoire africaine, la sociologie africaine, l'anthropologie de l'Afrique, la linguistique africaine, la philosophie africaine. En limitant ainsi son propre horizon, le chercheur du Tiers-Monde laisse à d'autres le soin de théoriser à sa place et d'interpréter la masse de données qu'il apporte en l'intégrant à des ensembles plus vastes. Le chercheur africain s'interdit l'accès à l'universel. Par là il conforte et prolonge, dans l'ère post-coloniale, une division du travail intellectuel mise en place par la colonisation, qui réservait au Centre le monopole de l'invention et réduisait la périphérie à fournir des aliments pour cette invention et à en appliquer, à l'occasion, les résultats.

6 - La critique de l'ethnophilosophie, qui a soulevé quelque tempête dans l'Afrique des années 70 et plus tard dans les milieux afro-américains, ne se comprend pleinement que replacée dans ce cadre plus large. L'ethnophilosophie est fille de l'extraversion. Cette philosophie en troisième personne, qui prétend rendre compte des systèmes de pensée collectifs mais où l'auteur qui rend compte ne peut cacher longtemps sa propre adhésion aux systèmes ainsi restitués, ce discours qui décrit sans prouver mais croit prouver en décrivant, pêche par l'amalgame et par une sorte de confusion des genres. Le philosophe africain s'enferme dans le particulier parce qu'il croit que rien d'autre ne peut intéresser son lectorat potentiel, qu'une description de sa propre culture. Par là il reste sourd à cette exigence d'universalité fondatrice de toute philosophie. Il s'interdit tout discours totalisateur, toute ambition théorique véritable.

7 - Cette critique de l'ethnophilosophie a soulevé, on le sait, une contre-critique vigoureuse, aussi bien en Afrique que dans les diasporas africaines d'Amérique du Nord. On a affirmé que la philosophie européenne elle-même était une "europhilosophie". On a rappelé la nécessité de combattre l'aliénation et le déracinement culturels en développant, parmi les Africains, une meilleure connaissance des cultures africaines et un plus grand attachement à ces cultures. On a souligné l'urgence d'une jonction entre les intellectuels africains occidentalisés et l'intelligentsia traditionnelle, et la nécessité pour les premiers de se mettre résolument à l'école de la seconde. Très peu se sont rendu compte qu'au-delà d'une telle jonction, qui reste indispensable, l'objectif stratégique doit être d'entretenir avec les cultures propres, autant qu'avec les cultures exogènes, un rapport critique et libre, et de conduire aujourd'hui, en toute responsabilité et dans le nouveau contexte mondial, des mutations devenues inévitables et qui risqueraient, sans ce sursaut collectif, d'être conduites par des forces extérieures.

8 - La dépendance massive par rapport aux équipements, à la documentation, aux paradigmes scientifiques produits au Centre entraîne pour le chercheur du Tiers-Monde, et singulièrement d'Afrique, l'obligation de "partir". Le voyage vers l'Europe ou l'Amérique, le tourisme scientifique Sud/Nord est désormais partie intégrante d'une carrière normale de chercheur. Ce voyage Sud/Nord n'a ni le même sens, ni le même degré de nécessité que le voyage traditionnel Nord/Sud, nécessaire pour le chercheur occidental pour faire du "terrain" lorsqu'il se spécialise, par exemple, dans les études africaines ou orientales. Le voyage au Sud n'est utile qu'à certaines catégories de chercheurs nordiques, et il n'est pour eux qu'un détour pour collecter l'information, accumuler des données dont le traitement théorique se fera au retour, dans leur pays et leur institution d'origine. Le chercheur du Sud, d'une certaine façon, fait exactement la

même chose: il ne va pas au Nord chercher des données empiriques, mais des paradigmes, des modèles théoriques et méthodologiques, des livres, des articles, des équipements de laboratoire, des équipes de recherche nécessaires pour traiter ses données. Mais justement pour cette raison, le voyage vers le Nord n'est pas pour lui un détour accidentel lié à sa discipline particulière, mais un impératif incontournable quelle que soit sa discipline. Le chercheur du Sud est un nomade institutionnel: il va et vient sans cesse, et quand il ne trouve pas les soutiens financiers et institutionnels nécessaires à cet effet, il passe sa vie à les chercher.

9 - Le tourisme scientifique Sud/Nord n'est pas non plus réductible au tourisme scientifique Nord/Nord. L'afflux de plus en plus important des chercheurs européens en Amérique du Nord ne veut pas dire qu'il n'y ait pas en Europe des "systèmes de la recherche" au sens fort, des cadres autonomes et cohérents de l'activité scientifique. Il faut donc chercher ailleurs les raisons de cet exode.

10- La fuite des cerveaux du Tiers-Monde, souvent dénoncée mais jamais efficacement combattue, n'est, à tout prendre, qu'un effet secondaire de l'extraversion générale de l'activité intellectuelle, scientifique et plus généralement économique, au Sud. C'est la conséquence logique d'un système. Ce système est inséparable de la mondialisation sous la forme, ou les formes qu'elle a jusqu'ici revêtues.

11 - Dans tous les pays du monde (et pas seulement en Afrique), la science moderne, l'activité de recherche formelle, systématique, organisée coexiste, lorsqu'elle existe, avec les savoirs dits traditionnels. On admettra cependant qu'en Afrique, les modalités de cette coexistence présentent quelques particularités sur lesquelles il convient de se pencher. Kwame Nkrumah mettait en garde contre le risque de "schizophrénie" pouvant découler d'une mauvaise gestion de la coexistence des cultures ou, comme il préférait les appeler, des "philosophies".¹³ Sans aller forcément jusque là, on ne peut pas ne pas observer qu'en Afrique, les corpus de connaissances pré-coloniaux, les savoirs sur les plantes, les animaux, la santé et la maladie, les techniques agricoles et artisanales, au lieu de gagner en exactitude et en rigueur au contact de la science exogène, ont plutôt tendance à se replier sur eux-mêmes et subsistent, dans les meilleurs des cas, à côté des savoirs nouveaux, dans une relation de simple juxtaposition. Certains savoirs se perdent, au point de disparaître de la mémoire collective.¹⁴ Il faudra dire les causes d'une telle amnésie, voir les raisons, examiner les conditions de cette régression historique, et proposer des remèdes.

12 - L'ethnoscience, étude des corpus de connaissances établis dans les "civilisations de l'oralité",¹⁵ a connu au cours de son histoire plus que centenaire une évolution

¹³Kwame Nkrumah, *Le consciencisme: philosophie et idéologie pour la décolonisation et le développement, avec une référence particulière à la révolution africaine*, Paris, Payot 1964.

¹⁴L'archéologue béninois Alexis Adandé rappelle avec humour qu'à l'occasion du référendum De Gaulle de 1958, les adversaires de l'indépendance usaient volontiers d'un argument-massue, celui du sous-développement technologique: "vous ne savez même pas fabriquer une aiguille, et vous voulez l'indépendance!". Les résultats du référendum montrent à quel point de tels arguments furent efficaces. La masse des électeurs ne se souvenait plus guère du développement extraordinaire d'une métallurgie lourde du fer qui avait fleuri pendant des millénaires, ni de l'existence des bas-fourneaux dont certains étaient encore en activité à l'époque, à l'abri de toute publicité tapageuse. Cf. Alexis Adandé, "La métallurgie 'traditionnelle' du fer en Afrique occidentale", in Paulin J. Hountondji (dir. pub.), *Les savoirs endogènes: pistes pour une recherche*, Dakar, Codesria, 1994 (diffusion: Karthala, Paris): 57-75.

¹⁵"Civilisation de l'oralité" est une expression de Maurice Houis dans son *Anthropologie linguistique de l'Afrique noire*, Paris, P.U.F., 1971.

remarquable, en passant d'une approche purement esthétique à une approche franchement, ouvertement "développementaliste". L'étude des taxinomies botaniques "indigènes" ou celle des taxinomies animales qui s'est développée peu après,¹⁶ n'a jamais cherché à savoir qui avait raison, du botaniste ou zoologiste occidental ou du vieillard amérindien. Elle voulait seulement comprendre de l'intérieur, à partir de la langue et du discours des peuples étudiés, la cohérence interne d'un ordre. Par contre, depuis une vingtaine d'années, les systèmes de connaissances endogènes sont de plus en plus étudiés non pour eux-mêmes, mais pour leur contribution possible au développement. Dans l'introduction à un ouvrage collectif paru en 1980, les auteurs soulignent l'importance de ce changement de perspective.¹⁷ Cet intérêt nouveau ne s'est pas démenti depuis. Une seule chose manque toujours, cependant: la question de la *vérité*, c'est-à-dire de la *validité théorique* de ces systèmes, question qui reste occultée aujourd'hui comme hier au profit, cette fois, de celle de leur efficacité. Du coup reste occultée la question des voies et moyens d'une ré-appropriation critique, par les populations concernées elles-mêmes, de cet héritage traditionnel, en vue d'une intégration méthodique au mouvement de la recherche vivante.

13 - L'usage exclusif des langues européennes comme langues de communication scientifique au détriment même des grandes langues véhiculaires africaines, ne favorise pas la dissémination du savoir et le développement de la créativité scientifique. En liaison avec ce constat, il faudrait faire justice des préjugés, si souvent véhiculés par la littérature savante elle-même, selon lesquels certaines langues, "primitives" ou "semi-primitives", seraient impropres à exprimer la pensée rationnelle.¹⁸ Il faudrait chercher, dans une autre direction, quel travail technique doit être effectué, quelles mesures d'accompagnement économiques, politiques, sociales, administratives, sont nécessaires pour qu'aboutisse, dans les conditions d'aujourd'hui, une politique linguistique alternative, susceptible de favoriser la dissémination du savoir et son appropriation par les populations.

14 - Le Tiers-Monde n'est pas seulement victime, il est aussi largement responsable de son infortune. De ce point de vue il serait intéressant d'identifier les facteurs internes de reproduction de la dépendance et, dans certains secteurs comme l'enseignement et la recherche, les mécanismes, aussi évidents que difficiles à combattre, de reproduction de la médiocrité.

¹⁶Le terme générique *ethnoscience*, en anglais, est de date récente: il paraît en 1950 dans la troisième édition d'un ouvrage collectif publié sous la direction, entre autres, de George Peter Murdock, *Outline of cultural materials* (1ère édition, 1938; 2ème édition, New Haven, Yale University Press, 1945; 3ème édition révisée, *ibid.*, 1950). Par contre le mot *ethnobotany* remonte à 1895, où il a été forgé par un agronome américain, J. W. Harshberger. *Ethnozoology* remonterait, semble-t-il, à 1914. L'ethnoscience comme projet s'est donc en quelque sorte précédée elle-même à travers ses spécifications. Elle est une tentative pour penser après coup, rétrospectivement, le statut de pratiques disciplinaires déjà largement développées.

¹⁷David W. Brokensha, D. M. Warren and Oswald Werner (eds.), *Indigenous knowledge systems and development*, Lanham, MD., university Press of America, 1980.

¹⁸Une bonne illustration de ce préjugé est le commentaire de Lévy-Bruhl sur le système numérique yoruba: de ce que seize (16), dix-sept (17), dix-huit (18) et dix-neuf (19) se disent en yoruba "vingt moins quatre", "vingt moins trois", "vingt moins deux" et "vingt moins un", le philosophe-ethnologue concluait que le Yoruba est incapable de détacher sa pensée de la vision concrète d'un tas de vingt objets. Donc qu'il est inapte à l'abstraction et, par voie de conséquence, à la pensée rationnelle (Lévy-Bruhl, *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, Paris, 1910.) Lévy-Bruhl avait simplement oublié que le latin exprime les nombres 18 et 19 exactement de la même façon (*duodeviginti*, *undeviginti*), ce qui n'a jamais fait dire à personne que le latin était une langue "primitive".

15 - Ce qui est requis aujourd'hui pour une transformation des rapports de production intellectuels à l'échelle mondiale, ce n'est pas seulement la cooptation, même massive, de chercheurs du Tiers-Monde au sein de la communauté scientifique internationale, ni le renouvellement des problèmes et des thèmes qu'entraîne forcément cette cooptation,¹⁹ c'est plutôt l'éclatement du Centre en plusieurs pôles distincts et complémentaires, négociant les uns avec les autres sur un même pied d'égalité. Les périphéries actuelles doivent engager pour leur propre compte, de façon coordonnée et méthodique, un processus autonome d'accumulation du savoir. Elles doivent s'approprier collectivement l'héritage scientifique et technologique international qu'elles ont contribué, à leur manière, à construire, et dans le même temps, se réapproprier de manière critique les connaissances "traditionnelles".

16 - Se réapproprier de manière responsable les connaissances "traditionnelles" veut dire: faire en sorte qu'elles cessent d'évoluer en vase clos et en dehors des canons intellectuels d'aujourd'hui pour être, à nouveaux frais, éprouvées, testées et chaque fois que c'est possible, validées, prises en compte par les disciplines reconnues comme scientifiques;²⁰ substituer à la juxtaposition muette des "rationalités",²¹ une confrontation réglée des démarches intellectuelles qui rende possible, à terme, la construction d'un rationalisme élargi capable d'intégrer à la fois ce qu'il y a de plus solide dans l'héritage scientifique international, eurocentré ou occidental-centré, et dans les savoirs locaux.²² C'est aussi, sur le plan pratique, valoriser les applications de ces savoirs endogènes (artisanat "traditionnel", médecine "traditionnelle", etc.) et les améliorer en s'inspirant, au besoin, du savoir-faire importé.²³ C'est, en un mot, coordonner les héritages pour en faire des composantes complémentaires d'un seul et même héritage, construire la cohérence des pratiques et des démarches intellectuelles au sein d'une culture vivante, ouverte, capable de répondre efficacement aux défis du temps présent.

Sur la base des problèmes ainsi identifiés et des hypothèses formulées, on pourrait mettre en place un programme de recherche ambitieux qui relèverait à la fois de l'**épistémologie** (car il faut commencer par se mettre d'accord sur ce qu'on appelle la science moderne), de l'**anthropologie des savoirs**, de la **sociologie de la science** et de la **politique scientifique**. Une telle recherche serait importante à la fois par son intérêt théorique et son enjeu pratique. Elle permettrait, non seulement de mieux comprendre le fonctionnement actuel de la science au sens large, c'est-à-dire de la production des

¹⁹Cf. Immanuel Wallerstein (dir. pub.), *Ouvrir les sciences sociales*, op. cit.

²⁰La validation des connaissances suppose au préalable un effort de conceptualisation et de reformulation proche de ce que Canguilhem appelait la "mathématisation des doctrines informes". On lira avec intérêt, sur ce point, Georges Canguilhem (dir. pub.), *La mathématisation des doctrines informes*, Paris, Hermann, 1972.

²¹Sur la pluralité des rationalités, on lira avec intérêt Robin Horton, "African traditional thought and Western science", *Africa*, 37, 1967, n°1: 50-71 et 2: 155-187; Robin Horton and Ruth Finnegan (eds.), *Modes of thought: essays on thinking in Western and non-Western societies*, Londres, Faber and Faber, 1973; Kwasi Wiredu, "How not to compare African traditional thought with Western thought", *Ch'Indaba (Accra)*, n° 2, 1976: 4-8; repris dans Wiredu, *Philosophy and an African culture*, Cambridge University Press, 1980: 37-50; Bryan R. Wilson (ed.), *Rationality*, Oxford, Blackwell, 1970; Martin Hollis and Steven Lukes (eds.), *Rationality and relativism*, Londres, Basil Blackwell et Cambridge, Mass., M.I.T. Press, 1982.

²²Cf. sur ce point Paulin J. Hountondji, "Démarginaliser", in Paulin J. Hountondji (dir. pub.), *Les savoirs endogènes...*, op. cit.: 1-34

²³Sur les formes possibles de synthèse entre médecines "traditionnelle" et "moderne", on lira avec intérêt Simone de Souza, "Fruits, graines et ingrédients divers de la pharmacopée béninoise" in Paulin J. Hountondji (dir. pub.), *Les savoirs endogènes...*, op. cit.: 179-200; Judith Farquhar, *Knowing practice: the clinical encounter of Chinese medicine*, Boulder / San Francisco / Oxford, Westview Press, 1994, 260 pp.

connaissances dans le monde et en particulier à la périphérie, mais encore d'imaginer des alternatives à cette périphérisation devenue aujourd'hui insupportable à plus d'un. Plus que par l'économie, c'est peut-être par la science que commencera la révolution tant attendue - le renversement des rapports de production à l'échelle planétaire.